

Souvenirs d'une campagne dans les Pyrénées

et le sud de la France en 1814

par John Malcolm



Un épisode du siège de Saint-Sébastien - (Musée de l'armée).

« Les souvenirs de John Malcolm » ont été publiés et sont en vente aux éditions Edilivre. On n'en trouvera donc ci-après qu'un extrait.

Chapitre 4 : Les batailles des gaves et de Toulouse

Depuis l'arrêt des combats, qui avaient débuté le 9 et s'étaient terminés le 13 décembre 1813 (1), Soult était resté tranquille dans son camp retranché ; mais le printemps étant maintenant de retour, la campagne reprit avec une vigueur nouvelle.

Le 14 février 1814, Sir Rowland Hill poussa les piquets ennemis dans la Joyeuse, attaqua leur position à Hellette (2), et obligea le général Harispe à se retirer à Saint Martin. En même temps les forces du général Mina avancèrent de la vallée de Bastan ; la communication de l'ennemi avec Saint Jean Pied de Port étant coupée, par Sir Rowland Hill, la ville fut aussitôt bloquée par les troupes espagnoles. Le 15, Sir Rowland Hill continua de poursuivre l'ennemi, qui s'était retiré d'une forte position devant Garris (3). Il fut ordonné à la division espagnole du général Morillo, qu'après avoir repoussé les avant-postes de l'ennemi, elle marche vers Saint-Palais, afin de tourner la gauche française, pour couper la retraite de l'ennemi par cette route, alors que la 2^{ème} division du général Stewart devait l'attaquer de front. La position française était remarquablement forte ; elle fut cependant emportée sans grande perte ; et les attaques répétées de l'ennemi pour la regagner, conduites pourtant avec beaucoup de bravoure, furent toutes repoussées. Les Français se replièrent pendant la nuit de l'autre côté du fleuve, à Saint-Palais, en détruisant les ponts ; ils furent bientôt réparés, de sorte que Sir Rowland Hill traversa le 16. L'ennemi, poussé sur le Gave d'Oloron, le passa pendant la nuit, et prit une forte position à proximité de Sauveterre. Le 18, nos postes avancés étaient établis sur cette rivière.

Le 21 février, Lord Wellington revint à Garris et ordonna à la 6^{ème} division de se retirer du siège de Bayonne ; les pontons ramenés furent jetés sur le Gave d'Oloron. Le maréchal Beresford attaqua l'ennemi le 23, força les postes fortifiés de la rive gauche du Gave de Pau et Sir Henry Clinton passa le Gave d'Oloron dans la foulée. Ce général marcha sur Orthez avec la 6^{ème} division. L'ennemi se retira de nuit à travers le Gave de Pau et rassembla son armée près de cette ville, le 25, après avoir détruit les ponts sur le fleuve.

Tandis que ces opérations avaient lieu sur la droite, le régiment dans lequel je servais restait avec la division de Sir John Hope devant Bayonne. Enfin, je reçus d'Angleterre l'avis de ma nomination dans un autre régiment de la 6^{ème} division, événement que j'attendais depuis quelques temps. Je quittai mes vieux amis avec beaucoup de regrets, et m'en fus au loin pour rejoindre mon nouveau corps, lequel était parti pour la droite quelques jours plus tôt. J'arrivai en soirée à Hasparren, une petite ville dans le fond des Pyrénées, où je passai la nuit. Le lendemain matin, je poursuivis seul ma route en direction de Saint-Palais, car j'avais appris que mon régiment s'y était rendu ; j'y parvins en soirée, mais le régiment avait quitté la ville un jour ou deux plus tôt. Tandis que je continuais à le poursuivre ainsi, de cité en cité, je me trouvai un soir sur les rives d'un grand fleuve, sur lequel aucun pont n'était visible. Que faire ? La hutte d'un paysan se trouvant à proximité, je m'y rendis, avec l'espoir d'y prendre, si possible, mes quartiers de nuit. Je ne pus pourtant pas obtenir cette faveur du seigneur de ce manoir, un vieux camarade bourru, qui ne se laissa attendrir, ni par l'amabilité ni par l'argent. Étant seul, en pays ennemi, je n'étais pas en mesure d'imposer mes exigences vis-à-vis du maître des lieux ; je n'avais donc pas d'autre alternative que d'errer dans l'obscurité, le long des rives du fleuve, jusqu'à un pont hypothétique, que l'on me disait exister à une distance

considérable. J'avais tourné le dos à mon rustre inhospitalier, et commençais ma pérégrination au bord de l'eau, quand j'entendis quelqu'un m'appeler derrière moi. Après avoir jeté un coup d'œil à la cantonade, je constatai que ces cris harmonieux provenaient de la bouche d'une femme, que je devinai être l'épouse de l'ours mal léché qui m'avait repoussé ; cette dernière, que je n'avais pas vue auparavant, mise au courant de mes offres, courait maintenant après moi, pour me ramener à la chaumière, sans se soucier du mécontentement de son mari. Elle me souhaita la bienvenue, le plus aimablement du monde, m'avança un dîner de lard frit, avec une bouteille de vin du pays et, finalement, me conduisit à un petit appartement, où elle avait préparé à mon intention un lit, confortable et propre, me confirmant, par cet exemple, que les femmes sont supérieures aux hommes, pour ce qui est de la civilité et de la bonté, traits de caractère qui ont été notés par les voyageurs, dans toutes les régions du globe.

Je suivis le régiment à la piste pendant plusieurs jours, d'étape en l'étape, sans pouvoir le rattraper. Enfin, tout en continuant mon voyage solitaire, le 27, je commençai à percevoir, vers l'avant, le bruit du canon, lequel augmentait dans l'éloignement, m'amenant à penser qu'un engagement général était en cours. A la nuit, je rattrapai l'officier commandant la garde des bagages du régiment, qui m'informa que notre armée avait attaqué et défait l'ennemi près d'Orthez, et qu'il était encore sur ses talons (4). Nous passâmes la nuit dans une petite agglomération, dont j'ai oublié le nom et, de bonne heure, le matin suivant, je me remis en route et rejoignis le régiment, tout juste comme il était sur le point de quitter son campement. Nous n'allâmes pas loin avant que l'ennemi ne nous salue de quelques coups de canon, mais il se retira bientôt et notre poursuite continua. Quelques heures après, les Français essayèrent encore de s'arrêter. Il s'en suivit des escarmouches, au cours desquelles notre compagnie légère perdit quelques hommes; mais nos adversaires furent à nouveau poussés ; notre cavalerie attaqua leur arrière-garde et lui captura beaucoup de prisonniers.

L'ennemi fila sur Saint-Sever, et ensuite sur Aire ; Nous campâmes en vue de cet endroit le 2 mars, pour autant que je me souvienne. Les Français, attaqués par le général Hill, avec la 2^{ème} division, et la brigade portugaise, sous le général Costa, furent chassés de leur position. Ils revinrent, cependant, et chargèrent les Portugais, qu'ils jetèrent dans la plus grande confusion; mais la brigade du général Barnes, de la 2^{ème} division, s'étant portée à leur contact, les repoussa. Ils multiplièrent les tentatives pour regagner le terrain, mais furent toujours repoussés dans toutes les directions, et la ville avec ses magasins tomba entre nos mains (5). De l'endroit que nous occupions, nous eûmes une vue précise de l'action; nous y passâmes une nuit épouvantable, sous une pluie torrentielle, qui continua pendant plusieurs jours. Nous avançâmes alors, et campâmes près d'un bois du côté d'Aire, où nous stationnâmes plusieurs jours, en raison du mauvais état des routes, jusqu'à ce que les divers ponts, que l'ennemi avait fait sauter dans sa retraite, fussent réparés, ce qui était nécessaire pour préserver les communications entre les diverses fractions de notre armée.

Soult, par sa retraite à l'est, en direction de Tarbes, où il comptait être rejoint par Suchet, lequel revenait d'Espagne, avait ouvert la route principale menant à Bordeaux; le maréchal Beresford s'y engagea avec quinze mille hommes, prit la ville et y laissa une garnison de quatre mille soldats, avant de revenir près de nous avec le reste (6). Le 17 mars, Wellington, ayant concentré son armée, se lança à la poursuite de l'ennemi, que nous atteignîmes sur une forte position, près de Tarbes. Notre armée se porta sur lui en deux colonnes; l'une, sous le général Hill, attaqua leur droite, et l'autre, commandée par le général Clinton, avança sur leur centre. Le régiment auquel j'appartenais participa à l'attaque. Nous étions juste arrivés sur la scène de l'action, et commençons à entendre voler les balles perdues, quand l'ennemi se retira.

L'engagement, cependant, continuait toujours sur notre droite ; mais, un mouvement effectué par le général Clinton, avec la 6^{ème} division, menaça les arrières de l'ennemi ; ce dernier retraits sur toute la ligne en direction de Saint-Gaudens, laissant le terrain couvert de morts. L'obscurité arrivant, on nous ordonna de nous arrêter, et de camper pour la nuit dans un domaine labouré; tôt le matin suivant, nous reprîmes notre poursuite de l'ennemi. Soult avait rassemblé son armée à Saint-Gaudens; de là, il se rendit à Toulouse, déterminé à entreprendre sous ses murs un dernier effort désespéré (7).

Pendant notre poursuite, les difficultés dont nous souffrîmes furent légion. Parmi ces dernières, il convient de mentionner particulièrement le manque de chaussures. Beaucoup de soldats marchaient pieds nus, et les capitaines des compagnies prenaient en vain les devants pour se rendre dans les villes que nous devions traverser, afin d'essayer d'en acheter ; ces articles avaient toujours été enlevés par les Français pour leurs propres besoins ; d'ailleurs, la trace de leur retraite était marquée par la dévastation et le pillage, dont ils avaient contracté l'habitude dans les autres pays d'Europe et dont ils n'épargnaient pas leurs compatriotes (8). Il se passait rarement un jour sans escarmouches entre notre avant-garde et l'arrière-garde ennemie.

Un soir, à la fin d'une marche interminable et fatigante, après la traversée d'un village dont j'ai oublié le nom, on nous commanda de faire halte, sur le bord de la route. Je m'étendis sur le sol, avec quelques autres officiers et, en quelques minutes, nous étions tous endormis. Nous fûmes bientôt tirés de notre sommeil par le roulement du tambour et le grondement du canon vers l'avant, où les Français s'efforçaient de résister. L'ordre nous fut immédiatement donné de nous porter sur le lieu de l'affrontement ; mais l'ennemi était parti avant notre arrivée. Nous rencontrâmes Lord Wellington, à la tête de son état-major, revenant du lieu du combat. Il remontait lentement le terrain contesté, lequel était couvert de morts, il l'examinait avec une profonde tristesse, comme j'ai pu le constater de mes yeux (9).

En une autre occasion, après une longue étape, on nous ordonna de nous arrêter, et les hommes reçurent l'agréable autorisation de préparer leur dîner. Tous les visages brillèrent de joie. Les feux furent allumés, de grandes bouilloires les couronnèrent, comme par magie, quand, - Oh, vanité des jouissances humaines ! - le cri : « *La cavalerie, la cavalerie !* » retentit à travers le camp, suivi par un autre : « *Aux armes !* ». En un instant les marmites furent renversées ; on comprendra avec quel regard mélancolique nous vîmes le potage se déverser en torrents et les beaux rondins de bœuf rouler comme les boules d'un jeu de quilles sur le gazon ! Pour mettre le comble à notre infortune, nous apprîmes bientôt que cet irréparable malheur avait été causé par une fausse alerte.

Fréquemment aussi, après une longue marche sous la pluie, nous devions nous tenir debout, pendant des heures, exposés aux intempéries, avant que les équipages de camp ne parviennent jusqu'à nous, et, après que nos tentes aient été dressées, nous étions même souvent obligés de nous asseoir dans la boue et de rechercher l'engourdissement de nos sens, à renfort de grogs et de cigares, comme la meilleure des bénédictions.

Bien que nos hommes souffrissent en général leurs peines avec beaucoup de patience, celles-ci en exaspéraient néanmoins quelques-uns. De ce nombre était un vieil homme de ma compagnie, du nom de Winnan, familièrement appelé par ses camarades Johnny Winnan. Il était considéré comme un esprit fort et n'était certainement pas un pilier d'église. Après une longue marche, sous un temps humide, avant que les tentes ne fussent arrivées, je le vis s'asseoir par terre dans l'eau de pluie et badiner avec sa misère, en étendant ses mains

humides et froides et en priant pour qu'un petit feu d'enfer vînt les réchauffer. Irréligieux comme il affectait de l'être, il n'était pourtant pas exempt de craintes superstitieuses ; à la bataille de Toulouse, au commencement de l'action, il prétendit avoir oublié quelque chose et, fouillant dans sa poche, il en tira un paquet de cartes qu'il éparpilla autour de lui, en observant que porter ces choses là sur soi un jour de bataille attirait la malchance. Cette précaution ne lui servit cependant à rien : il fut tué quelques instants plus tard.

Par un matin lumineux et frais, nous continuâmes notre marche, sans être inquiétés par l'ennemi ; bientôt, d'un point de vue élevé de la route, nous aperçûmes Toulouse, la ville tant espérée, avec ses sombres tours gothiques qui se profilaient majestueusement à l'horizon, et les eaux de la Garonne balayant l'espace entre les maisons. Nous avançâmes vers un château splendide qui fut attribué à notre régiment pour y passer la nuit.

La famille à laquelle il appartenait s'était retirée en ville et l'avait laissé à la garde d'un vieux serviteur qui, en échange de quelques civilités chichement mesurées de notre part, nous servit des bouteilles d'un excellent vin vieux, soigneusement entreposées dans les caves. Nous dormîmes sur les divans les plus luxueux, dans des appartements splendides ; mais, la nuit suivante, nous retrouvâmes nos toiles de tente et la terre humide ; de ce fait, nous éprouvions alternativement « *des extrêmes de la vie, la splendeur et la tristesse* ».

Peu après, nous dressâmes nos tentes à proximité immédiate de deux ou trois fermes ; j'entrai dans l'une d'elles, le soir du 7 avril, avec quelques autres, pour éviter la pluie qui tombait à verse. Nous allumâmes du feu et, avec « *les antidotes suaves et apaisants* » de l'eau-de-vie et des cigares, nous nous donnâmes un peu de bon temps, avant de nous retirer pour dormir, dans un état voisin de l'insensibilité, protégés comme des tortues par cette invisible carapace. Nous venions juste de fermer les yeux, et commençons à ressentir l'approche du sommeil, luxe inappréciable, quant un bruit délicat se fit entendre à notre porte ; un sergent venait nous prévenir que notre régiment était sous les armes, prêt à marcher et que nous devions nous hâter de le rejoindre. Nous nous levâmes aussitôt, enfilâmes nos vêtements et regagnâmes nos rangs.

Nous partîmes sous une pluie battante et dans l'obscurité la plus totale. Nous marchâmes jusqu'au point du jour ; alors, nous fîmes halte sur les bords de la Garonne, en aval de Toulouse et à une distance considérable de ses murs. Nous aperçûmes quelques vedettes ennemies, sur la rive opposée, qui déguerpirent dès qu'elles nous virent. Comme l'ennemi ne venait pas, les pontons furent jetés sur le fleuve, sans opposition de sa part, sous la supervision immédiate de Lord Wellington en personne, qui se tenait sur la berge, entouré d'une foule de paysans, hommes, femmes et enfants, à qui il témoignait la plus grande affabilité et la meilleure humeur.

Dès que le pont fût tendu, nous traversâmes, avec divers corps de cavalerie et d'artillerie, et une partie de l'armée gagna le voisinage de la ville. Le 18^{ème} Hussards, commandé par le colonel Vivian, attaqua un important corps de cavalerie ennemi, qu'il conduisit jusqu'au village de la Croix-Dorade (10), et s'empara d'un pont qui franchissait l'Ers (10), par lequel il était nécessaire de passer pour attaquer la position ennemie. Après avoir traversé la Garonne, je fus envoyé, avec un autre officier, pour diriger une forte escorte chargée de protéger la marche de l'artillerie; en soirée, nous rejoignîmes notre régiment que nous retrouvâmes campé pour la nuit. Il fut nécessaire de déplacer les ponts vers l'amont, afin de raccourcir la communication avec Sir Rowland Hill ; cette opération fut effectuée dans la soirée du 9 et la rumeur se répandit dans le camp que la position ennemie serait attaquée le matin suivant.

La ville de Toulouse est défendue par un mur antique flanqué de tours ; elle est entourée sur trois côtés par le grand canal du Languedoc et par la Garonne; Soult avait fortifié le faubourg Saint-Cyprien (10), du côté gauche du canal, et avait érigé, devant les murs de la ville, des ouvrages suffisants pour y établir une tête de pont réellement forte, couverte par le feu des murs. Tous les ponts sur le canal étaient également protégés par des têtes de pont couvertes par la mousqueterie et l'artillerie des antiques murailles. Au-delà du canal, vers l'est, s'étend une chaîne de monticules, longée par la rivière de l'Ers, que traversent toutes les routes qui mènent au canal et à la cité. Sur cette arête, Soult avait construit cinq redoutes, reliées par des retranchements et pourvues d'artillerie. Le pont sur l'Ers avait été rompu et les routes étaient rendues inutilisables par les pluies continuelles ; partant, il était impossible de se déplacer sur le flanc occidental de l'ennemi ; il n'y avait pas d'autre alternative que de l'attaquer dans cette formidable position (11).

De bonne heure, le matin du dimanche 10 avril, nos tentes furent démontées et nous nous déplaçâmes, avec les autres régiments de la 6^{ème} division, vers le voisinage de Toulouse, jusqu'à ce que l'ordre nous fut donné de nous arrêter sur un terrain élevé d'où nous avions une vue précise de la position ennemie, en haut des collines mentionnées ci-dessus. Nous aperçûmes Lord Wellington, accompagné de son état-major, revenant au galop du front des troupes. Il était facile de le reconnaître, même de loin, grâce au port très droit de sa tête et au foulard blanc qu'il portait toujours. Des hommes dirent : « *Voilà Wellington, les gars, il va faire chaud dans un moment.* » Le général Pack, qui commandait notre brigade, monta alors et, réunissant autour de lui ses officiers commissionnés et non commissionnés (12), il s'adressa à eux en ces termes : « *Nous allons attaquer l'ennemi aujourd'hui. Votre tâche consistera à vous emparer des collines fortifiées que vous voyez devant vous. Je vous conseille de former des colonnes serrées, pour résister aux charges de cavalerie, de retenir l'impétuosité de vos hommes et de les empêcher de gaspiller leurs munitions.* » Le tambour se mit à battre aux armes et l'ordre nous fut donné d'avancer sur la position ennemie.

Le maréchal Beresford traversa l'Ers, au pont de Croix-Dorade et, avec la 4^{ème} division, emporta le village de Mont-Blanc. Le général espagnol Manuel Freyre, procédant le long de la rive gauche de l'Ers, assembla ses corps sur une hauteur en face de la gauche ennemie et passa à l'attaque sous un feu nourri de mousqueterie et d'artillerie ; il logea ses hommes sous des banquettes de terre, immédiatement sous les retranchements ennemis ; mais, en essayant de tourner le flanc gauche ennemi, les Espagnols furent repoussés et les Français, se précipitant sur eux depuis leurs retranchements, les reconduisirent en désordre en bas de la colline. Nos alliés souffrirent beaucoup au cours de cette retraite, mais ils se rallièrent en voyant la division légère venir à leur aide (13).

Entre temps, notre division (la 6^{ème}), s'était approchée du pied des hauteurs, en se déplaçant sur une direction parallèle à elles, sur la droite de l'ennemi, pour atteindre le point d'attaque. Au cours de cette progression, nous fûmes la cible d'une forte canonnade de la part des redoutes de la crête. A certains endroits, les coups portèrent et je vis un soldat, juste devant moi, frappé au milieu du corps par un boulet de canon, tomber en une horrible masse difforme ne révélant plus la moindre trace d'humanité. Nous arrivâmes enfin devant une redoute qui protégeait la droite ennemie et nous nous formâmes sur deux lignes : la première ligne, composée de régiments portugais, et la réserve, constituée par la brigade Highland (14). Une nuée de cavaliers, couverts par le feu de la redoute, obscurcissait la colline ; l'ennemi fondit sur nous comme un torrent, les généraux et les officiers en tête, agitant leurs chapeaux parmi les cris de la multitude qui ressemblaient au rugissement de l'océan. Nos Highlanders, comme poussés par une impulsion instinctive, enlevèrent leurs bonnets et les agitèrent en l'air en

poussant trois hourras, pour retourner leur salut aux Français. Un silence de mort suivit pendant quelques instants cet intermède. L'avance ennemie ralentissait manifestement. La compagnie légère du 24^{ème} régiment en profita pour abattre, en un tir bien dirigé, quelques-uns des officiers de distinction qui caracolaient devant les troupes ennemies. Celles-ci effectuèrent alors une décharge générale sur nos lignes et se précipitèrent sur nous dans le bruit assourdissant de la canonnade et de la mousqueterie. Nos soldats répondirent une seule fois à leur feu et se mirent en devoir de gravir la pente pour les rencontrer corps à corps. Mais nos baïonnettes ne percèrent que des nuages de fumée, car nos adversaires, ayant soudain changé d'avis, avaient disparu derrière la crête de la colline, de même que dans le croquis du «*vaillant monsieur* » de Geoffrey. Nous atteignîmes le sommet et prîmes possession de la redoute ; mais il en restait quatre autres réunies par des tranchées, sur le sommet où nous nous trouvions maintenant, dans lesquelles nos adversaires s'étaient retirés.

Nos troupes se répandirent le long d'une route qui parcourait la crête ; cette route, bordée de chaque côté par de hauts talus, offrait une certaine protection contre le feu des redoutes. Notre brigade resta là un temps considérable, jusqu'à l'arrivée de l'artillerie du maréchal Beresford, laquelle avait été laissée dans le village du Mont-Blanc, en raison du mauvais état des routes, et jusqu'à ce que les Espagnols de Manuel Freyre, réorganisés, fussent en état de participer à nouveau à l'attaque.

Pendant cette pause, on nous commanda de nous asseoir sur le bord de la route, où les remblais nous préservaient des tirs directs des redoutes et des maisons fortifiées, dans lesquelles l'ennemi s'était réfugié ; mais cet abri n'était pas d'une grande utilité contre les tirs courbés des obus (15). Aussi les Français utilisèrent-ils de préférence ce moyen de destruction, avec une grande précision, et nous firent beaucoup de mal ; ils déplacèrent même quelques pièces d'artillerie en un endroit qui enfilait la route et la ratissait complètement. Pendant cette phase de la bataille, le général Pack se tint à cheval au milieu de la chaussée et montra devant ses hommes l'exemple du courage le plus intrépide. Je le vois encore, calme et immobile, un sourire placide aux lèvres, au milieu d'un déluge de balles, de boulets et d'obus. Son aide de camp Le Strange, qui mourut à Waterloo, eut son cheval tué sous lui ; l'homme et l'animal tombèrent ensemble. Quelques minutes plus tard, le général Pack devint soudain livide et près de l'évanouissement ; une balle lui avait traversé la jambe. Il descendit lentement vers l'arrière, pour faire soigner sa blessure et, un peu plus tard, il était de nouveau à son poste.

L'artillerie du maréchal Beresford arriva enfin et, les troupes espagnoles étant poussées en avant, le général Pack conduisit son cheval sur le front de notre brigade pour nous tenir ce discours : « *Je viens de m'entretenir avec le général Clinton et j'ai le plaisir de vous annoncer que le 42^{ème} régiment aura l'honneur de conduire la charge qui va maintenant avoir lieu sur les redoutes ennemies. Que le 4^{ème} avance.* » L'ordre fut immédiatement transmis à toutes nos troupes et j'entendis les derniers mots qui mouraient dans le lointain au long de nos lignes.

Nous commençâmes immédiatement à nous former pour la charge sur les redoutes, qui se trouvaient à deux ou trois cents yards (182,9 à 274,3 m), au-delà des champs labourés. Les grenadiers du 42^{ème} régiment, suivis des autres compagnies, ouvraient la marche et nous commençâmes à gravir la route ; mais les plumes des bonnets s'étaient à peine montrées au dessus du talus qu'un feu intense partit des redoutes et des tranchées ; en très peu de temps cette chaude réception les eût anéantis ; en conséquence, la droite se forma rapidement pour entrer en ligne et, sans attendre la gauche, qui montait par compagnies depuis la route, se rua

sur les batteries, qui vomissaient un orage ininterrompu de flamme, de mitraille et de mousqueterie, le feu le plus furieux et le plus terrifiant que j'eusse jamais vu.

Au milieu des nuages de fumées, qui les dissimulaient par instant, comme un rideau s'ouvre et se ferme, les redoutes apparaissaient subitement, crachant leur clarté sauvage et terrible, pour sombrer ensuite dans une obscurité totale. Nos hommes étaient fauchés par sections entières ; j'en vis six de ma compagnie tomber ensemble, balayés par la décharge d'un canon ; le terrain où nous chargions était couvert de cadavres (16). Les redoutes avaient été construites le long de la route ; elles étaient défendues par de larges fossés remplis d'eau. Mais, avant que nos troupes n'aient atteint cet obstacle, l'ennemi les avait abandonnées et s'était enfui dans toutes les directions, laissant ainsi sa dernière ligne fortifiée en notre pouvoir ; cependant, il était resté dans deux maisons crénelées, proches de cette ligne, d'où il entretenait sur nous un feu irritant et meurtrier.

Je me tenais alors sur le côté de l'une des batteries que nous venions de prendre, avec une partie du régiment et un jeune officier, un des hommes les plus grands et les mieux faits que j'aie jamais connus. C'était la première fois qu'il participait à une affaire ; mais il s'était conduit en héros ; il avait saisi le fusil d'un soldat tombé avec lequel il avait tiré sur l'ennemi, comme un vétéran confirmé. Je tournai la tête un instant et, comme je portais à nouveau mon regard sur lui, je vis qu'il gisait sur le dos, le sang jaillissant de sa poitrine et ses pieds trépignant dans les ultimes convulsions de l'agonie. Il était arrivé d'Angleterre peu de temps avant et, pendant sa marche pour rejoindre son régiment, il avait été fait prisonnier par un parti de Français à la maraude sur nos arrières. Il avait profité d'une nuit sombre pour échapper à ses gardiens et s'était caché dans un bois, un jour ou deux, avant qu'ils ne s'éloignassent. Il avait ensuite repris la route, presque mort de faim, et avait heureusement fini par rencontrer un officier britannique de haut rang, qui lui avait procuré les moyens de retrouver son régiment. Il nous avait rejoint seulement deux ou trois jours avant la bataille et se tenait près de moi, dans tout l'éclat de la jeunesse, plein de santé et d'espoir, dans l'exaltation de la victoire, savourant le moment le plus glorieux de sa vie ; son œil brillait de fierté, mais ce ne fut qu'un éclair fugace, et, l'instant d'après, il était étendu raide à mes pieds!

*« Qui es-tu Esprit indéfini
Que le dernier souffle de l'homme emporte au loin,
Qui lui donna le sentiment, l'intelligence et l'esprit,
Pour à la fin l'abandonner, argile froide et inconsciente ? »*

Tandis que je le regardais encore fixement, en proie à une espèce de stupeur, je reçus un choc énorme sur le coude. Une balle avait traversé la partie supérieure de mon bras et brisé l'os. Je me sentis comme assommé et, en peu de temps, je devins si faible que je fus pris de vertige et m'affalai. La première sensation dont j'eus conscience, après ma chute, fut celle d'une soif ardente, phénomène courant après une blessure par balle. Je regardais les hommes tomber autour de moi, sous les tirs des deux maisons ; enfin, le feu cessa et un silence de mort lui succéda. Ma faiblesse commençait à se dissiper ; je soulevai la tête, et, à travers les nuages de fumée qui se dégageaient, je vis que la route était couverte de troupes en uniformes bleus. J'espérais d'abord avoir affaire à des Espagnols, mais je fus vite détrompé ; c'étaient des Français.

Des cinq cents hommes du 42^{ème} régiment lancés à l'assaut au début de l'action, à peine quatre vingt dix avaient atteint la redoute que l'ennemi nous avait abandonnée (17). Dès que la fumée se fut dissipée, les Français, s'étant aperçu que la redoute n'était tenue que par une

poignée d'hommes, revinrent en force pour la reprendre. Le 4^{ème} recula sur le 79^{ème} et quelques autres corps qui venaient l'appuyer. J'ignorais évidemment tout cela en ce moment et, comme il ne m'était pas possible de m'échapper, je m'étendis tranquillement sur le bord de la route, à l'endroit où je me trouvais, en espérant ne pas être compté parmi les blessés et les morts.

L'ennemi avançait sur moi en grand nombre ; il maintenait un feu intense, avec des tambours battant à l'arrière. Le gros passa devant moi, sans même me jeter un coup d'œil, mais je fus saisi par deux traînards qui flânaient à la queue. Ils me firent immédiatement les poches ; l'un d'eux était en train d'arracher mon épaulette lorsqu'un officier vint à passer ; l'épée à la main, il les chassa sans ménagement, à mon grand soulagement. Ma situation, cependant, était devenue très inconfortable puisque je me trouvais maintenant sous le feu de nos troupes qui revenaient à la charge pour reprendre les batteries. Pensant que l'ennemi serait bientôt repoussé, et redoutant qu'il ne m'emmenât prisonnier avec lui, je me levai comme je pus, dès que les Français se furent assez éloignés et, soutenant mon bras blessé avec l'autre, je tentai de franchir les terres labourées, pour gagner quelque endroit où je serais en sécurité. Mais je n'allai pas loin ; deux soldats français attardés me mirent la main au collet par derrière et me conduisirent sans plus de cérémonie en direction de Toulouse.

L'issue de cette ultime tentative de l'ennemi pour reprendre les redoutes est connue ; il fut repoussé avec une grande perte et son armée entière fut contrainte de se réfugier dans Toulouse (18). Mais je reviens au récit de mes aventures personnelles.

Dès que mes conducteurs et moi fûmes hors de portée des tirs anglais, ils me permirent de me reposer et un seul demeura en ma compagnie. Il m'offrit son bidon de vin et me demanda si les Français n'étaient pas des braves ; j'estimai devoir lui répondre conformément à son attente. Tandis que nous progressions sur la route, nous croisâmes un grand soldat au regard peu avenant qui me toisa d'un œil féroce et me jeta un paquet de cartouches qui me frappa violemment à la tête. Ce geste courrouça fortement mon gardien ; il tança vertement la brute, après quoi nous continuâmes en direction de la ville.

Au fur et à mesure que nous approchions de Toulouse, la soirée devenait lumineuse et belle. Cent yards (91,4 m) environ avant l'entrée, nous rencontrâmes, sur la route, le maréchal Soult à cheval, entouré de son état-major. Il observait avec attention les hauteurs où son armée battait partout en retraite. Je passai près du maréchal et de ses généraux qui jetèrent sur moi un coup d'œil de curiosité empreint de gravité.

Enfin, j'entrai dans la ville ; il y régnait une confusion telle que je n'en avais jamais vue de semblable. La quasi-totalité de l'armée française occupait les rues ; les toits étaient couverts de peuple et les fenêtres étaient remplies de gens ; tous étaient dans la crainte et dans l'excitation. Soult semblait déterminé à tenir la ville (19) et Wellington s'était emparé d'une position d'où il pouvait la réduire en cendres. A peine étais-je parvenu dans les rues de la cité que je me sentis défaillir ; j'étais épuisé par la fatigue et par la perte de mon sang ; je m'écroulai sur le sol. En quelques minutes, un chirurgien français fut à mon chevet ; il examina ma blessure et la débrida des deux côtés avec son bistouri ; mon bras était si engourdi que je sentis à peine l'opération. Dès qu'elle fut achevée, des gens d'armes m'escortèrent jusqu'à un hôpital préparé pour recevoir les blessés. Comme nous passions au long des rues, une foule de femmes sortirent des maisons pour m'offrir du vin et des cordiaux ; mort de fatigue et la gorge desséchée par la soif, je bus abondamment à chaque flacon que l'on me présentait (20).

A mon arrivée à l'hôpital, je fus conduit dans une immense salle, emplie bord à bord d'officiers blessés et mourants de l'armée française. Je fus confié aux soins de deux infirmières roses et rebondies qui, sans hésiter et sans la moindre gêne, me dévêtirent et me mirent au lit. Peu de temps après, je reçus la visite d'un médecin anglais qui résidait depuis longtemps à Toulouse. Il m'informa que l'armée française était obligée de quitter la ville et que les habitants étaient très affectés à l'idée de voir arriver les Anglais. J'exprimai la crainte que l'armée française, en se retirant, ne m'emmenât avec elle ; il me rassura en me disant qu'il disposait d'assez d'autorité sur les services médicaux pour me soustraire à cette nouvelle tribulation et, après m'avoir promis qu'il reviendrait, il prit congé.

La nuit venue, je m'assoupis, mais je fus sans arrêt tiré du sommeil par les cris effrayants des blessés, spécialement de ceux que l'on amputait. Dans le lit à côté du mien reposait un officier anglais, blessé et prisonnier comme moi ; il était pour l'heure sans voix et mourut pendant la nuit. De l'autre côté gisait un Allemand, officier au service de la France, dont le crâne avait été brisé. Il chantait et parlait à sa manière avec une sauvagerie inimaginable ; vers minuit, il sortit de son lit et se mit à déambuler à travers la salle dans un état de démence qui nous alarma tous ; il décéda également au bout de peu de temps.

Le sommeil me gagna enfin ; mais il fut peuplé de rêves d'horreur. Les divers événements de la journée, enrichis par les fantômes de l'imagination, défilaient devant moi. Mes amis tombaient alentour ; le bruit de la bataille tonnait dans mes oreilles ; nous retraits, talonnés par la cavalerie ennemie. J'éprouvais les élancements de la douleur, qui éloignaient de moi ces atrocités imaginaires, comme de véritables soulagements. Je m'éveillai, au matin, dévoré par une soif brûlante, avec un goût de soufre dans la gorge, conséquence de la fumée que j'avais respirée la veille. Je fus amplement pourvu de limonade ; mais les deux infirmières me sevrèrent de nourriture, par crainte de la fièvre, me dirent-elles.

Pendant la soirée, vers 10 heures, plusieurs officiers entrèrent dans l'hôpital, pour dire adieu à leurs camarades blessés ; j'en conclus que l'armée française était sur le point d'évacuer Toulouse. Peu de temps après, j'entendis au dehors l'agitation symptomatique du mouvement d'une grande armée, infanterie, cavalerie et artillerie s'écoulant par des rues étroites, avec le désordre inhérent à ce type de déménagement, lequel produit un bruit semblable à celui de la mer après une tempête. J'écoutai cette rumeur sauvage pendant des heures, jusqu'à ce qu'enfin elle s'amenuisât et mourût au loin ; alors, je sombrai dans un profond assoupissement. Lorsque je m'éveillai, le matin suivant, des prêtres administraient l'extrême onction aux mourants qui m'environnaient ; aussitôt que l'un d'entre eux trépassait, on l'enlevait, pour faire de la place aux autres blessés, et le lit était immédiatement occupé à nouveau.

Cependant, même dans cet asile de deuil, il se produisit un événement que je me remémore toujours avec beaucoup de plaisir. Vers midi, une jeune dame entra à l'hôpital, sans doute pour rendre visite à une relation ou à une connaissance parmi les blessés. Tandis qu'elle allait entre les lits, elle passa devant moi et s'arrêta ; l'infirmière de service lui ayant appris que j'étais Anglais, elle s'installa à mon chevet et, portant sur moi un regard où la curiosité se teintait de pitié, tout d'un coup, cédant à l'impulsion de ses sentiments, elle jeta ses bras autour de mon cou et pressa sa joue contre la mienne. Ce geste, inspiré par la nature, ne dura que quelques secondes ; elle se redressa rapidement, s'en fut et je ne la revis jamais. Cependant, aussi insignifiant que ce geste paraisse, il est resté jeune et frais dans mon souvenir, alors que d'autres circonstances plus importantes de ma vie sont tombées depuis

longtemps dans le puits sans fond de l'oubli. Même encore aujourd'hui, à certains moments, dans le silence de la nuit, et très loin de la terre du rêve, ma couche me paraît dressée dans l'hôpital de Toulouse ; et quand, au milieu d'une scène de souffrances, les cris de l'agonie me transpercent l'oreille, quand, sous mes paupières baissées, mon regard s'emplit de visions déchirantes, alors, souriante et loin de ces horreurs, la vision de la jeune Française dissipe mes cauchemars ; je la vois, dans tout l'éclat de la réalité, comme un ange de miséricorde penché au-dessus de mon lit ; je sens une fois encore ses tresses brunes caresser mon front et la pression de sa joue tiède contre la mienne. Mais il est temps de revenir à mon récit.

Ce n'est qu'après la dissipation des brumes que, le matin du 12, l'armée britannique découvrit la retraite de l'ennemi et commença à s'organiser pour entrer dans Toulouse, dont elle prit tranquillement possession (21) ; j'eus connaissance de son approche en entendant la musique des régiments. Vers midi, je reçus la visite de quelques-uns de mes camarades officiers ; ils me racontèrent la fin de la bataille et me désignèrent ceux qui étaient tombés. Bien que n'étant plus prisonnier, l'état de ma santé m'interdisait tout déplacement et je restai à l'hôpital une dizaine de jours de plus. J'entendis le bruit du canon à distance et j'éprouvai du plaisir à penser que notre armée avait rattrapé celle de l'ennemi.

Pendant plusieurs jours, heure par heure, j'entendis nos musiques régimentaires jouer des marches mortuaires le long des rues, si nombreux étaient les décès consécutifs à la bataille (22) ; de la salle où j'étais couché, je pouvais voir le bleu d'un ciel lumineux ; j'entendais les rumeurs de la vie et de la joie, et tout cela entraînait en violent contraste avec la musique lugubre et les cérémonies qui évoquaient les linceuls et les tombes de tous ceux pour qui la lumière et la vie existaient désormais en vain. Je sentais combien il était doublement pénible de mourir en pleine renaissance de la nature, de quitter « *les jours de fête et la terre verdoyante* », avec ses feuilles et ses fleurs.

En attendant, j'étais régulièrement visité par les chirurgiens français ; le quatrième jour après la bataille, ils inspectèrent ma blessure, en apportant avec eux les instruments de l'amputation, au cas où cette intervention serait nécessaire ; heureusement, il n'en était rien. Pendant la période où je reçus leurs soins, ils me manifestèrent toute la charité et l'attention possibles ; finalement, on ordonna de me conduire dans une maison privée, pour laquelle un billet de logement m'avait été délivré, afin d'y être sous la surveillance des chirurgiens de mon régiment. Alors, les chirurgiens français parurent froissés de me voir quitter l'hôpital et diligentèrent une enquête pour s'assurer que je n'avais rien à leur reprocher. Je bénéficiais aussi des visites quotidiennes d'une dame française, mariée et mère de famille, qui m'apportait régulièrement du potage, des oranges, des biscuits... ; aussi, je puis l'affirmer, je n'eusse pas reçu plus d'attention et d'amabilité au milieu de mes parents les plus proches (23).

Quelques jours après l'entrée de nos troupes dans Toulouse, je fus visité par l'aumônier de ma division ; quelqu'un me l'avait envoyé en supposant, peut-être, que j'étais mourant. Associant la présence de l'aumônier à l'idée de la mort, je ne me réjouis pas trop en voyant ce gentleman s'approcher de mon lit, un livre de prières en main, pour m'apporter les consolations spirituelles. Je l'assurai, non sans animosité, que ma vie n'était pas en danger et que, pour le moment, je n'avais pas besoin des secours de la religion. Il sourit avec bonne humeur et me répondit que, si je n'étais pas disposé à entendre ses prières, il pourrait peut-être, sauf objection de ma part, m'apprendre les dernières nouvelles. Il m'informa alors de la sortie tentée par l'ennemi à Bayonne, après la bataille de Toulouse (24), de l'abdication de Napoléon et de la cessation des hostilités. Après avoir quitté l'hôpital français, je fus installé

dans une maison privée, comme je l'ai dit plus haut ; la seule personne que j'y vis fut une servante qui partageait son attention à parts égales entre moi et sa grenouille favorite, laquelle trônait dans un large flacon de verre qui ornait le dessus de la cheminée.

Les détails de la vie d'un malade condamné à garder le lit ne sont guère intéressants. Qu'il me suffise de dire, qu'avec beaucoup de souffrance et de peine, je fus obligé, avec d'autres officiers, de quitter Toulouse le 19. Un article du traité de paix disposait qu'aucun officier britannique ne devait rester dans la ville après cette date. Je fus transporté hors des murs et déposé sur les rives de la Garonne ; j'y fus exposé pendant des heures à un soleil si ardent qu'il eût cuit un rôti sur un grill ; à la fin, je fus arrimé, avec cinq ou six officiers dans le même état que moi, sur un bateau à fond plat, sous une tente qui nous protégeait du soleil. Un chirurgien fut désigné pour nous accompagner et nos domestiques embarquèrent sur un autre bateau (25).

Nous n'étions pas encore allés bien loin, en direction de Bordeaux, lorsque le ciel s'obscurcit soudain et qu'un violent orage éclata, accompagné d'une pluie torrentielle, qui continua sans interruption toute la journée. Nous fûmes complètement trempés, sous la tente de notre bateau. En soirée, nous débarquâmes dans un village, sur la rive du fleuve, et nous y passâmes la nuit; le lendemain matin, nous poursuivîmes notre voyage. Nous continuâmes ainsi, descendant le fleuve pendant le jour et débarquant le soir, pour dormir dans un village ; nous souffrions atrocement d'être débardés ainsi, de notre bord à notre gîte, aller et retour. A cette occasion, il est juste que je dise un mot des soldats français que nous rencontrâmes ; ils se montraient toujours disposés à nous aider, à nous porter vers nos quartiers dans les villages et à nous en ramener. Dans d'autres circonstances, notre voyage eût été des plus agréables, à travers les paysages magnifiques du bassin de la Garonne, entre de belles îles boisées, des rives verdoyantes, couvertes de troupeaux et ponctuées de villages.

Le quatrième jour, nous arrivâmes à Bordeaux; je fus logé dans la maison d'un négociant respectable qui m'accueillit avec la plus grande bonté. Dès que je fus capable de m'asseoir, je dînai avec la famille, et, tant que je fus confiné dans ma chambre, on m'y porta tout ce que pouvaient offrir le climat et la saison. Après être resté une quinzaine de jours à Bordeaux, je m'embarquai pour l'Angleterre, sur un transport qui avait jeté l'ancre dans le fleuve. Le port offrait le spectacle animé de l'embarquement des troupes anglaises regagnant leur patrie (26). Les bateaux remplis de soldats, les fanfares régimentaires jouant leurs airs favoris, tout cela formait comme un essaim bourdonnant sur l'eau. Une fois les voiles hissées, des «*Hourra pour l'Angleterre*» jaillirent spontanément de la bouche des hommes; nous reçûmes en réponse les cris de joie sympathiques des prisonniers français qui remontaient la rivière dans les bateaux les ramenant chez eux.

Quels étaient leurs sentiments en revoyant le pays qu'ils avaient si ardemment désiré dans les prisons d'une terre étrangère ? Avec quel tressaillement d'espoir et de crainte approchaient-ils de leurs anciennes demeures ? Avec quel tremblement du coeur verraient-ils s'ouvrir les portes, et avec quel sentiment découvriraient-ils les visages changés de leurs amis d'antan ou apprendraient-ils d'une bouche inconnue que ces derniers dormaient depuis longtemps dans une tombe ? (27)

Notre flotte atteignit rapidement le bas de l'estuaire et nous entrâmes bientôt dans le Golfe de Gascogne. Après un voyage de deux semaines, nous fûmes en vue du Finistère et pénétrâmes dans la Manche. Le jour suivant, nous étions à Spithead, d'où nous allâmes débarquer à Portsmouth. J'étais parti du même endroit un an et deux mois plus tôt.

(1)- Les combats sur la Nive eurent lieu les 10 et 13 décembre.

(2)- Après l'abandon de la ligne de la Nive, Soult recule en direction des gaves. Le 14 février débute la bataille qui porte leur nom. Ce jour là, Harispe, qui dirige la gauche française, est attaqué à Hélette par Hill et doit rétrograder vers Garris. Il y est à nouveau assailli le lendemain par Stewart qui le contraint de retraiter sur Saint-Palais qu'il quitte, après en avoir détruit le pont. Malgré une défense vigoureuse, Soult a donc été amené à se retirer d'abord sur le gave de Saint-Palais (Bidouze), ensuite sur le Soison ou gave de Mauléon. Le 17 février, les alliés franchissent le gave de Mauléon, ce qui oblige les Français à se retirer sur le gave d'Oloron (Lapène). L'ennemi cherche manifestement à atteindre Orthez. Soult fait reconnaître cette ville et le gave de Pau, pour le cas où il serait forcé dans ses positions du gave d'Oloron.

La Joyeuse est un petit affluent de la Bidouze qui doit son nom à l'épée de Charlemagne; Hélette est un village du pays basque cité dans plusieurs mémoires (Desboeufs, Pellet, Lapène...); la Bidouze, qui passe à Saint-Palais, est un affluent de l'Adour; Sauveterre est sur le gave d'Oloron, affluent du gave de Pau; Hasparren est une ville du Labourd, en Pays Basque, à 10 kms de Cambo-les-bains, dans les Pyrénées Atlantiques.

(3) - Cette brève relation de la bataille des gaves est assez fidèle. D'après Desboeufs, qui y participa, le combat de Garris fut cependant plus acharné que ne le laisse entendre Malcolm. Il se poursuivit de nuit dans une gorge étroite qui pétillait d'éclairs de coups de feu. Thomas du 71^{ème} parle aussi d'une lutte opiniâtre. Garris est une agglomération, sur la route de Bordeaux à Astorga.

(4) - Soult avait pris position sur les hauteurs qui dominent Orthez, afin de donner un coup d'arrêt à la poursuite de Wellington. Le terrain, constitué de mamelons en demi-cercle, était favorable à la défense. Malheureusement, après des alternances de succès et de revers, des unités britanniques étant parvenues sur les arrières, la retraite devint inévitable. Elle se transforma en débandade (voir en appendices un témoignage anglais, celui du capitaine Batty).

Après la bataille d'Orthez, Soult se retira d'abord sur Saint-Sever, puis sur Tarbes, après avoir laissé croire à l'ennemi qu'il filait sur Mont-de-Marsan. Un détachement prit ensuite par Auch, sans doute pour inciter les Anglais à emprunter une mauvaise route, et le gros de l'armée passa par Saint-Gaudens, pour gagner Toulouse, tandis que l'ennemi, qui tentait de lui couper la retraite, s'enlisait sur le chemin de Lombez défoncé par les intempéries. La retraite fut pénible et périlleuse; un colonel endormi tomba de son cheval sans que cela ne le réveillât; un peu plus tard, il chassa une basquaise qui, amoureuse d'un militaire, accompagnait le régiment; le colonel la fit déshabiller devant ses hommes, raser partout et enduire de cirage; toute honte bue, la donzelle était de retour deux jours plus tard; l'amour est irrésistible! Lemonnier-Delafosse, à qui j'emprunte ces détails, se retrouva, au cours d'une mission, au beau milieu des Espagnols; au château où il pensait rencontrer son général, un général anglais était en train de prendre son repas; heureusement, le maître de céans le prévint à temps, puis cacha le cheval dans une cave et le cavalier dans une mansarde. Voici un incident survenu au passage de l'Ers (ou Hers ou encore Lhers): le pont de Balma était miné, mais la pluie ayant mouillé la mèche, l'explosion ne se produisit pas; alors, le brigadier Lecomte courut l'allumer avec son briquet, sous le feu de l'ennemi; le pont sauta enfin couvrant les Anglais de débris; Lecomte s'en tira miraculeusement; cet exploit fut immortalisé par Horace Vernet. Cet acte d'héroïsme est attribué par Lapène au maréchal-des-logis Vincent et se serait produit au pont de Lasbordes ou de Saint-Martin.

(5) – Saint-Sever (patrie du général Lamarque, un des officiers de Napoléon, républicain sous la Restauration) ainsi que Aire, sont sur l'Adour.

Ce paragraphe appelle deux observations: 1°)- Les Portugais étaient de piètres soldats. Le maréchal Beresford avait bien réorganisé leur armée, mais son travail ne commençait qu'à porter ses fruits. Le grenadier Lawrence les jugeait cependant supérieurs aux Espagnols et c'était aussi l'avis de Clermont-Tonnerre, aide camp du roi Joseph, ainsi que des soldats républicains qui s'étaient battus contre eux dans les Pyrénées orientales, avant la paix de Bâle (Foy). Espagnols et Portugais servaient de troupes d'appoint, c'est entendu; cependant ces auxiliaires, souvent méprisés des Anglais, avaient rendu de grands services à ces derniers dans les Pyrénées (Clerc et Wheeler). Wellington, excédé par le comportement des troupes espagnoles, les renvoya chez elles, mais ne tarda pas à les rappeler, après les combats sur la Nive qui l'avaient beaucoup inquiété (voir à ce propos la lettre du généralissime anglais au général Freyre en appendices). 2°)- A la différence des Anglais, les Français ne détruisaient pas systématiquement les magasins en retraitant.

(6) - Suchet, maréchal de France, duc d'Albufera, revenait effectivement d'Espagne par l'est. Ses troupes étaient à peu près intactes, si l'on excepte les faibles garnisons laissées dans les forteresses. Son retour en France s'inscrivait dans la stratégie d'ensemble des troupes napoléoniennes luttant pour préserver le pays de l'invasion. Soult, affaibli par les combats qu'il avait dû soutenir, contre des troupes supérieures en nombre, ainsi que par les nombreux prélèvements de troupes aguerries qu'il avait dû consentir, à la demande de l'Empereur, pour aller renforcer les restes de la Grande Armée, devait naturellement se rapprocher de Suchet. Wellington en profita pour détacher Beresford sur Bordeaux. Cette audacieuse entreprise n'était pas dans la nature prudente du général anglais. Mais il avait des intelligences dans la place.

(7) - La jonction avec les troupes de Suchet n'est pas encore effective. Soult se battra seul à Toulouse contre des coalisés numériquement supérieurs (33000 hommes contre 80000 environ, Pellet dit 23 à 24000 contre 75 à 80000, Lapène parle de 21000 contre 70000, divergences qui s'expliquent en partie selon que l'on table sur les effectifs globaux ou seulement sur les hommes susceptibles de combattre). Le maréchal profite du répit que lui laissent les Anglais pour fortifier sa position, notamment la tête de pont de Saint-Cyprien et le plateau du Calvinet que longe l'Ers ; cette rivière, débordée par les pluies abondantes, qu'évoque Malcolm, facilitera la défense.

(8) - Cette remarque sur le comportement des troupes est intéressante. D'après Malcolm, les populations civiles françaises n'étaient pas mieux traitées par leurs soldats que celles de l'étranger. Les soldats français estimaient préférable que la population soit pillée par ses défenseurs plutôt que par les ennemis qui arrivaient sur leurs talons. Ces exactions étaient pourtant sévèrement punies. Un capitaine fut même fusillé ; mais cet exemple fut suivi de peu d'effet (Clerc).

(9) - Wellington était-il un sentimental détestant les tueries ? Alors comment expliquer les atrocités commises par ses troupes à Badajoz et à Saint-Sébastien ?

(10) - Saint-Cyprien, Croix-Dorade ou Croix-Daurade et Mont Blanc, sont des villages ou lieux-dits des faubourgs de Toulouse ; L'Ers est une rivière qui passe aujourd'hui dans Toulouse mais qui coulait à l'époque hors des murs.

Une fois devant Toulouse, Wellington tente d'abord une opération de passage de la Garonne en amont, en direction du Languedoc, pour couper Soult de Suchet. Il renonce à ce projet difficile à réaliser et risqué en raison de la qualité médiocre de voies de communication. Il franchit ensuite la Garonne en aval, vers Grenade, à proximité du confluent de l'Ers. Par suite d'une crue, une partie importante de ses forces, sous Beresford, est un moment isolée. Mais l'armée française affaiblie n'est plus en mesure d'enlever cette proie. Le jour de Pâques, 10 avril 1814, la bataille s'engage. Les affrontements débudent par l'attaque de Saint-Cyprien, pour attirer les Français sur ce point et les amener à dégarnir les redoutes du Calvinet, afin d'emporter celles-ci plus facilement ou de les tourner par leur droite, ce qui permettrait d'envelopper les défenseurs et de leur couper la retraite. Mais le plan de Wellington est déjoué.

(11) - Il y avait certainement une autre alternative : la paix. Le 2 avril, le Sénat avait proclamé la déchéance de Napoléon qui avait abdiqué le 6. Le 8 avril, d'après Desboeufs, les Français connaissaient la chute de Paris mais pensaient que tout n'était pas encore dit. Wellington était-il mieux informé ? Certains historiens estiment que oui. Alors, pourquoi cette dernière boucherie ? Pour terminer par une action d'éclat, en écrasant une armée française numériquement inférieure et composée en grande partie de conscrits presque désarmés ? Cela ne cadre pas avec l'image d'homme sensible que Malcolm a donné plus haut de son général. D'après Liddell Hart, Wellington n'aurait appris l'abdication que le 12 avril, c'est-à-dire deux jours après la bataille. Des paroles prononcées par le Lord, lors de son entrée à Toulouse, laissent supposer qu'il pensait encore qu'un arrangement avec Napoléon était possible, ce qu'il souhaitait d'ailleurs personnellement. Donc, le jugement qu'il convient de porter sur celui qui deviendra l'homme de fer doit être réservé.

(12) - Les officiers commissionnés avaient acheté leur « commission » (grade) ; ceux qui servaient sans « commission », généralement les sous-officiers, étaient qualifiés d'officiers non commissionnés (Foy).

(13) - Les troupes espagnoles ne se montrent pas plus efficaces que les troupes portugaises ; on le savait déjà. Mais elles ont pourtant bien combattu dans les Pyrénées. Ici, elles ont été surprises par une contre-attaque opportune ordonnée par Soult et vigoureusement conduite par le général Darmagnac.

(14) - S'agit-il des Highlanders, de troupes de montagnes ou encore du nom d'un officier ? Nous verrons plus loin qu'il s'agit des Highlanders, c'est-à-dire des soldats originaires des hautes terres de l'Ecosse. Ce sont

effectivement des unités écossaises, dont la valeur fut soulignée par les Français, qui tentèrent d'enlever les redoutes et de tourner la position du Calvinet (Lapène).

(15) - Le projectile d'un fusil ou d'un canon se propageait en ligne droite. Le projectile d'un obusier était tiré selon une courbe parabolique d'abord ascendante, puis descendante pour retomber sur la cible.

(16) - Le récit de Malcolm n'est pas forcé. Les Anglais et leurs alliés souffrirent énormément. Sur le point où notre mémorialiste se trouvait, la brigade écossaise de Pack fut presque entièrement détruite par le feu de la redoute du commandant Guerrier. Les assaillants réussirent à s'emparer des retranchements français mais une charge à la baïonnette du général Harispe les en chassa.

Les Anglais utilisèrent des fusées à la Congreve pour attaquer les redoutes (Desboeufs) et repousser les charges de cavalerie. D'après le grenadier Lawrence, cette arme insolite sauva son régiment. Une fusée éventa le cheval de Lemonnier-Delafosse. Le capitaine Marcel dit que les pantalons d'uniformes blancs des Portugais et des Espagnols offraient de belles cibles. Il se plaint de l'inefficacité des jeunes artilleurs français et se félicite d'avoir fait abattre plusieurs officiers supérieurs britanniques trop curieux par ses tireurs d'élite. Enfin, les différents récits de cette journée ne contredisent pas fondamentalement celui de Malcolm.

(17) – « *Beresford, ayant échoué contre la ligne du canal, fut forcé de se reporter contre les redoutes du centre ; elles furent d'abord évacuées, après en avoir retiré l'artillerie, puis reprises à la baïonnette par la division Harispe. La brigade écossaise du général Pack y fut entièrement détruite, après quoi ces redoutes furent évacuées définitivement par nos troupes, qui se portèrent aux redoutes du nord.* » (Lemonnier-Delafosse). Après avoir neutralisé la redoute de Sypière, Beresford avait tenté de s'emparer du pont des Demoiselles pour tourner les défenses françaises, mais en vain.

(18) - Les dires de Malcolm entrent ici en contradiction avec les témoignages de l'autre camp. L'armée française se retira effectivement dans Toulouse. Mais, elle n'avait pas été entamée et ses pertes étaient de très loin inférieures à celles des Anglais. Deux ou trois affaires comme celle-ci, disait Soult, et nos adversaires perdront leur supériorité numérique. Le maréchal français sortait moralement vainqueur de la rencontre. Son triomphe aurait même pu être plus complet. Les 10000 hommes du corps de Beresford (Lapène dit 8000), qui s'étaient avancés sur la redoute non terminée de Sypière, pour tourner la droite française, isolés par l'inondation, auraient pu être obligés de déposer les armes ; mais une fausse manoeuvre du général Taupin, qui se porta téméairement au devant de Beresford, se plaçant ainsi entre l'ennemi et les batteries françaises, neutralisa ces dernières ; cette erreur entraîna un moment de flottement dans les rangs français qui permit aux Anglais de se ressaisir ; Taupin paya de sa vie sa faute en voulant la réparer. La chute de la redoute de Sypière, évacuée par ses défenseurs, aurait pu s'avérer fatale aux Français, mais Soult réussit à rétablir la situation. La première ligne de défense fut cédée un peu plus tard mais les Anglais, horrifiés par les pertes qu'ils avaient subies, préférèrent s'en tenir là. Le général Guillaume de Vaudoncourt, qui n'était pas à Toulouse, contesta plus tard la victoire de maréchal français, mais ce dernier, alors ministre de la guerre, lui avait refusé une étoile de plus ! D'ailleurs, l'affaire est entendue puisque des Anglais eux-mêmes reconnaissent que Soult ne fut pas défait (Lemonnier-Delafosse).

(19) - Malcolm se fait des idées. Soult n'avait pas l'intention d'exposer Toulouse à la destruction. Il voulait simplement donner un coup d'arrêt à l'avance anglaise afin de rejoindre tranquillement Suchet. Le maréchal français ignorait encore la chute de l'Empire. D'après Desboeufs, les Français n'en eurent officiellement connaissance qu'à Castelnaudary, le 17 avril. L'acte d'adhésion de Soult à la restauration est effectivement daté de Castelnaudary, le 19 avril 1814. Mais, d'après Lemonnier-Delafosse, un parlementaire anglais annonça l'abdication de l'Empereur au maréchal le 13 avril, sur la route de Carcassonne. Soult demanda alors une trêve qui lui fut refusée. Les informations communiquées par l'ennemi étant suspectes, le maréchal poursuivit son plan de concentration des troupes françaises du midi. Selon une autre source, le colonel Saint-Simon aurait appris au maréchal l'abdication de l'Empereur le 13 avril ; cette information lui aurait été officiellement confirmée le 17. Les témoignages de Pellot et de Lapène confirment ces dates.

(20) - D'après Lemonnier-Delafosse, les habitants du pays, spécialement les citadins, détestaient leurs compatriotes militaires et « *baisèrent les mains ennemies, tachées du sang français* ». Il reconnaît que nombre de femmes du peuple pansèrent les blessés français avec un admirable dévouement. Mais, ajoute-t-il, « *la généralité de la population nous détestait* ». Cette observation préfigure la terreur blanche qui, après les Cent jours, endeuilla le midi de la France. Elle coûta la vie au général Ramel, assassiné précisément à Toulouse, le 30 août 1815, pour ses opinions bonapartistes supposées. Il avait pourtant été déporté en Guyane, comme royaliste, lors du coup d'Etat de fructidor !

(21) - Le stratagème de Soult avait donc parfaitement réussi. Il avait pris une bonne avance et ne risquait guère d'être inquiété avant sa jonction avec Suchet.

(22) - Le récit de Malcolm confirme les pertes sévères de l'armée britannique. D'après le capitaine Marcel les pertes françaises se seraient élevées à 2300 hommes, dont 1500 blessés légers, et celles des Anglais à 18000 hommes, dont 8000 morts ; 4000 morts et blessés pour l'ensemble des alliés, d'après le grenadier Lawrence qui sous-estime certainement ces pertes ; 12000 tués et blessés anglais selon Pellot, contre 2000 à 2100 Français ; 10000 coalisés hors de combat contre 3400 Français dont 600 morts d'après Lapène ; d'autres estimations portent les pertes anglaises à 8000 hommes contre 4000 Français. Lawrence rencontra, après la bataille, un soldat français en train d'expirer à moins d'un kilomètre de la chaumière de ses parents, qu'il n'avait pas revus depuis son départ à l'armée, plusieurs années avant ; triste fin au plus mauvais moment ! Car ce dernier massacre était inutile puisque Napoléon avait déjà abdiqué. Wellington n'y cueillit même pas de nouveaux lauriers. Pour nombre de commentateurs, Soult, « the duke of damnation », comme l'avaient surnommé ses adversaires, fut en effet le vainqueur moral de l'affaire. On comprend que le duc de fer n'ait pas insisté pour prendre la ville et ait laissé filer ce coriace antagoniste.

(23) - On ne peut certes pas généraliser le témoignage de Malcolm. Mais d'autres récits (Blayney, Larpent...) confirment que les prisonniers anglais n'étaient pas maltraités en France. On était loin des pontons anglais ! Pour compléter cette note, il convient de signaler que les Toulousains ne perdirent pas de temps pour se mettre à l'unisson du changement de régime et saluer le retour des Bourbons.

(24) - Le 14 avril. Dans cet ultime combat, les Anglais perdirent 2000 soldats et le général Hope, commandant des troupes du blocus, fut fait prisonnier ; tous les travaux d'approche furent détruits (Pellot).

(25) - Malcolm semble regretter l'hospitalité française.

(26) - Le grenadier Lawrence, qui séjourna six semaines à Bordeaux, donne davantage de détail sur l'ambiance du lieu d'embarquement, assailli par une multitude de curieux et des essaims de trafiquants proposant toutes sortes de provisions de bouche. Il y vit, pour la première fois, des danseurs montés sur des échasses qui l'étonnèrent.

(27) - Malcolm n'ignore certainement pas quel fut le triste sort de beaucoup de ces prisonniers, du moins sa première interrogation le laisse-t-elle supposer. Il aurait pu ajouter : « *Combien revenaient-ils ?* » A bord des pontons, où les hommes ne pouvaient parfois pas se tenir debout, régnait une odeur fétide. L'hygiène y était déplorable, tout comme la nourriture, qui permettait à peine de survivre ; les épidémies étaient nombreuses et les souffrances infligées aux captifs par leurs geôliers, permanentes. La mortalité était très élevée. Plus de trente mille Français périrent en Angleterre au cours de leur détention. Les plus anciens prisonniers remontaient à la rupture de la paix d'Amiens. Ils n'avaient donc pas vu leur famille et leurs amis depuis plus de dix ans. Malcolm imagine avec sensibilité leur inquiétude, qui devait être réelle. Pour être juste, il faut toutefois ajouter que les sous-officiers et officiers français prisonniers en Angleterre, qui avaient la chance d'être sur la terre ferme, étaient généralement bien traités.